

~~~~~

## ABYSSINIE.

### VOYAGES DE SALT.

(1805 — 1809.)

—————

La relation de Bruce avait excité de vives discussions sur la véracité de ce voyageur ; mais les personnes auxquelles plusieurs faits qu'il rapporte semblaient incroyables ne se rappelaient pas que nombre de détails racontés par les premiers Européens qui avaient pénétré en Abyssinie s'accordent généralement avec ceux qu'on lit dans le livre de Bruce. M. Salt, compatriote de ce dernier, a confirmé beaucoup de particularités de l'exactitude desquelles on doutait : sur quelques autres, son opinion diffère de celle de Bruce.

Lord Valentia, qui venait de parcourir la mer Rouge, après avoir voyagé dans l'Hindoustan, se trouvait à Mokha avec M. Salt, qui l'avait accompagné dans toutes ses courses. Ayant pensé qu'il serait très-important d'obtenir des renseignements authentiques sur l'Abyssinie, où, depuis Bruce, personne n'avait pénétré, il résolut d'y envoyer M. Salt, avec des présens pour le souve-

rain de ce pays. En conséquence, M. Salt partit le 21 juin, avec différentes personnes, entre autres, Nathaniel Pearce, matelot, homme fort intelligent.

Le 28 juin M. Salt, ayant débarqué à Maçouah sur la côte d'Afrique, eut de longues contestations avec le nayb ou gouverneur, relativement à la valeur des présens que celui-ci exigeait pour les droits d'ancrage du vaisseau, et pour la permission de traverser le pays en allant en Abyssinie. On parvint à lui faire accepter 500 piastres. La chaleur était étouffante ; pendant le jour, le thermomètre ne variait guère de 28 à 30° R. ; heureusement des brises du sud rafraîchissaient fréquemment la température.

Salt s'embarqua, le 18 juillet, avec son monde, pour Arkiko, port situé de l'autre côté de la baie de Maçouah. Il y attérit à onze heures du matin ; la chaleur était insupportable. Quel horrible séjour que celui d'Arkiko ! les hyènes, et d'autres bêtes féroces, parcourent pendant la nuit les rues de cette bourgade, de sorte qu'il n'y a pas de sûreté à se trouver dehors. De plus, les habitans semblent réunir tous les vices de la civilisation et de la barbarie ; ils sont regardés avec une espèce d'horreur, même par ceux de Maçouah, qui cependant ne valent guère mieux qu'eux. M. Salt allait se mettre au lit, lorsque le nayb le fit pré-

venir de fermer soigneusement la porte de son habitation, afin que lui et les siens ne fussent pas attaqués par les bêtes féroces ou par les malveillans. La sentinelle qui veillait à la porte envoya dans la maison son bonnet et ses souliers, de crainte qu'on ne les lui volât dans l'obscurité.

On se mit en route le 20; on voyagea quelque temps dans cette chaîne de montagnes, haute et stérile, qui sépare le Tigre de la côte de la mer Rouge. Les monts d'Hamhammo courent au sud. Le 25 on commença la traversée du col de Taranta, que Bruce représente comme la partie la plus difficile de la route. On le franchit sans beaucoup de peine. On éprouvait de bien plus grands obstacles de la part des gens du pays, qui, sans cesse, exigeaient des présens pour de prétendus services. On rencontrait journellement des voyageurs, et notamment de petites kafilahs ou caravanes qui portaient des marchandises à Maçouah. La pente du côté opposé était fort rapide.

Les voyageurs entrèrent, le 27, à Dixan, ville située au pied du Taranta. Les maisons, dépourvues de fenêtres, ont des toits plats dans lesquels on pratique une ouverture où l'on place deux tuyaux en poterie l'un au-dessus de l'autre; mais cette issue est si étroite qu'elle ne laisse échapper qu'une partie de la fumée. Toutes sont construites autour d'une hauteur d'où l'on jouit de la vue des

montagnes du Tigre; sur la plupart on aperçoit des villages. Dixan a une église qui n'offre rien de remarquable. Elle est en terre, le toit en chaume est de forme conique. Des figures de saint George et saint Hajmanout, à cheval et armés de lances, sont peintes sur les murs fort grossièrement et avec des couleurs très-vives, ainsi que plusieurs autres figures étranges, et dans des attitudes plus étranges encore. Les prêtres portent de grandes clefs semblables à celles que les peintres mettent dans la main de saint Pierre. Tous les Abyssins montrent une grande dévotion pour la croix. La plupart en portent l'empreinte, ou sur le front, ou sur le sein, ou sur le bras droit, ce qui, de même que le cordon de soie bleue passé autour de leur cou, est, pour eux, une marque indispensable de leur religion. Ils baisent tout ce qu'ils considèrent comme saint ou digne de respect.

« A quelques exceptions près, dit M. Salt, tous les Abyssins que j'avais vus jusque alors m'avaient semblé ignorans, paresseux et sales; ils ont le teint d'une couleur très-foncée, et, malgré l'assertion de Bruce, il en est peu qu'on puisse regarder comme étant de couleur cuivrée.

Ils récitent des prières sur tout ce qu'ils mangent, boivent, donnent ou reçoivent; et pour terminer la cérémonie, ils soufflent dessus comme des joueurs de gobelet. En récitant leurs prières,

ils ont toujours le visage dirigé vers l'orient; lorsqu'ils tuent un animal, ils lui tournent la tête vers l'occident. Ils refusent de toucher à la chair de toute bête égorgée par les Musulmans, pour lesquels ils ont le plus profond mépris.

A Dixan, la plupart des travaux pénibles, tant au dedans qu'au dehors, sont faits par les femmes; elles vont aux champs avec leurs enfans sur le dos. Elles ont une ceinture de cuir; elles ornent leur cou et leurs bras de cauris et de verroteries. Quant à celles d'un rang plus élevé, elles laissent croître à une longueur démesurée les ongles de leur main gauche, et, pour les conserver, recouvrent leurs doigts d'étuis de cuir longs de plusieurs pouces.

M. Salt eut sujet de penser que le baharnegach, ou chef de la ville et du territoire voisin, ne savait ni lire ni écrire. On ne put découvrir une seule école à Dixan. La Bible est très-probablement le seul livre qu'on y trouve; on y rencontra peu de personnes qui pussent la lire. Les personnes dont l'instruction va jusque-là sont réputées ecclésiastiques. On ne vit qu'un seul homme qui sût écrire la langue du pays.

Le baharnegach, homme de grande taille et d'un certain âge, avait une physionomie très-douce. Il unissait les fonctions du sacerdoce à celles de la magistrature. Le matin et le soir, il

récitait la prière devant une assemblée nombreuse. Un bâton, long de six pieds, et dépouillé de son écorce, était la marque de sa dignité. On le portait devant lui lorsqu'il sortait.

On quitta Dixan le 14 août. Après avoir traversé quelques villages de la province d'Agaouma, on arriva, le 21, à Ghenatir qui en est la capitale. C'est un village composé principalement de cabanes de forme conique. Le chef était l'Abys sin le plus poli que M. Salt eût vu jusque alors, et de plus, homme de bon sens. Il combla les voyageurs d'honnêtetés. Ce fut là que ceux-ci virent un banquet abyssin dans toute son horreur. Plus de quatre-vingt-dix convives étaient à table, dans la même salle, armés de longs couteaux. Ils découpaient de grands morceaux de chair crue, et toute sanglante, qu'ils dévoraient avec une avidité dégoûtante.

Les voyageurs visitèrent ensuite Abouha-Soubha, église taillée dans le roc, sur le flanc d'une montagne. La nef a cinquante pieds de long sur trente de large; elle est soutenue par des colonnes et des pilastres; le chœur est surmonté d'un dôme haut de cinquante pieds. Les murs sont ornés de croix sculptées, d'inscriptions éthiopiennes retraçant des passages de l'Écriture sainte, et de peintures représentant Notre-Seigneur, les apôtres, et saint George. Toutes les parties de ce temple

singulier étaient humides et remplies de chauve-souris et de toiles d'araignées.

Antalo où l'on arriva bientôt était la résidence d'Ouelleta Selassé, ras ou vice-roi de Tigré. M. Salt et ses compagnons lui furent présentés; c'était un petit veillard qui avait une physionomie fine, beaucoup de dignité dans le maintien et une vivacité extrême dans les manières. Invités à un repas semblable à celui qu'on leur avait donné à Ghenatir, les Anglais ayant témoigné le désir que la viande fût cuite, elle fut grillée à l'instant, et coupée en petits morceaux que le ras, par une bienveillance spéciale, leur mit lui-même dans la bouche à peu près comme font en Europe les petits enfans qui élèvent des pies.

Le ras lorsqu'on lui présenta la lettre et les présens de lord Valentia, demanda ce que ce seigneur désirait de lui et le motif du voyage des Anglais; M. Salt lui répondit qu'ils étaient venus pour lui exprimer les vœux de leur gouvernement empressé d'établir des relations commerciales directes avec l'Abyssinie, qui devait en retirer de grands avantages.

M. Salt aurait bien voulu aller à Gondar, ce fut impossible. De tous les pays, l'Abyssinie est le plus fertile en révolutions. Le ras Michael qui, à l'époque du voyage de Bruce, gouvernait sous le nom du roi Tecla Haïmanout, avait été forcé

quelque temps après par un parti puissant de se retirer; il mourut en 1780 à l'âge de quarante-huit ans. Goucha, grand personnage de la cour, avait été fait ras. Plusieurs rois avaient été placés sur le trône puis en avaient été renversés par les ras. Ouelleta Selassé, parvenu par ses victoires sur plusieurs de ses compétiteurs au gouvernement du Tigré, avait nommé roi un prince de la famille royale contre lequel un parti s'était élevé. On l'avait successivement remplacé par plusieurs de ses parens. Cependant le ras des provinces de l'Amhara et du Beghemder, dont Gondar est la capitale, qui d'abord avait fait cause commune avec Ouelleta Selassé, témoigna bientôt des intentions hostiles contre lui, et la guerre était près d'éclater entre eux. Le roi était réduit à demeurer paisible spectateur de ces débats.

Antalou est située sur un terrain inégal, dans un vallon au pied d'une montagne; elle renferme près de mille maisons en terre et couvertes de chaume. Sa position n'offre aucun agrément; sa proximité des frontières l'a fait choisir dans ces temps de trouble comme le lieu le plus convenable pour le siège du gouvernement.

M. Salt alla au commencement de septembre visiter Axum. Le pays qui sépare cette ville d'Antalou est extrêmement montagneux. Le

voyageur passa par Adouéh, ville fort grande qui a des manufactures de grosses toiles de coton dont on fait usage comme de monnaie courante ; chaque pièce, longue de trente coudées, et large d'une aune trois quarts, vaut trente morceaux de sel ou une piastre. Tout le commerce entre l'Abyssinie et la mer a lieu par Adouéh, ses habitans passent pour les plus polis et les plus civilisés du royaume. La situation de cette ville est charmante, la vue s'étend jusqu'à l'immense chaîne des montagnes du Tigré.

Axum est à peu de distance à l'ouest d'Adouéh ; de vastes et superbes ruines attestent l'antique splendeur de cette ancienne capitale de l'Abyssinie. Le grand obélisque, encore debout, a quatre-vingts pieds de haut, il est d'un seul bloc de granite, ses proportions sont parfaites. Il est difficile de concevoir par quel moyen on est parvenu à élever une si lourde masse ; la surprise que l'idée d'une opération semblable doit naturellement exciter redouble encore lorsque l'on vient de traverser un pays où tous les arts sont dans un état si grossier. D'autres obélisques, dont un plus grand que le précédent, gisent brisés à terre.

Ce qui frappa aussi M. Salt à la vue de la grande église d'Axum fut sa ressemblance avec les édifices gothiques de l'Angleterre. Par sa

grandeur, sa richesse et le respect qu'elle inspire, elle l'emporte sur toutes celles du Tigré, celle de Tchelicot exceptée. Elle a été bâtie en 1657. M. Salt ayant examiné et dessiné les monumens d'Axum, copia la fameuse inscription grecque gravée sur un grand bloc de pierre, ainsi qu'une autre en langue du pays, et obtenu communication des chroniques écrites par les prêtres, reprit la route d'Antalou.

Le lendemain de son arrivée, il fut spectateur de la revue des troupes qui revenaient d'une campagne contre les Gallas. Les commandans, à la tête de leurs compagnies, entrèrent successivement dans une enceinte circulaire. Les généraux portaient de riches vêtemens ornés d'or et d'argent ; ceux des soldats consistaient en peaux d'animaux, principalement de moutons ; une bandelette de cuir, roulée autour de leur tête, contenait leur chevelure. Plusieurs officiers avaient au bras droit des anneaux d'argent en nombre égal à celui des ennemis qu'ils avaient tués. Les chevaux étaient richement caparaçonnés. Chaque chef, après avoir parcouru le cirque sept fois, s'avancait droit vers le ras, prenait une attitude menaçante, faisait un récit de ses hauts faits, et finissait par jeter, aux pieds d'Ouelleta Selassé, un trophée que jusque alors il avait porté suspendu au-dessus de son bracelet. Un simulacre